

1

Au terme d'une longue et pénible chevauchée par les prés et les landes, les forêts et les rivières, après avoir traversé des régions, des villages, des bourgs plus ou moins vivants, colorés ou accueillants, le dos fourbu, les muscles tendus, j'arrive un matin de printemps à l'orée d'un petit bois. Mon fidèle compagnon de voyage sent que cette chevauchée touche à sa fin et ralentit l'allure qui, à son goût, avait été un peu trop rapide, parfois.

À travers le feuillage, je distingue une demeure vaste mais modeste entourée d'arbres centenaires. Tout semble calme en ce jour de l'an de grâce 1793. Les premières lueurs du soleil apparaissent derrière les collines voisines, chassant petit à petit l'humidité de la nuit en de minces filets de brume, qui se désagrègent lentement poussés par la brise matinale. Le règne animal informe le lever du jour par ses sonorités douces et mélodieuses. Je presse le pas de mon cheval, trop heureux d'être arrivé dans un endroit apparemment accueillant, mais je ne sais si le lieu est idéal pour mettre enfin un terme à ce long et rude voyage.

Je mets hâtivement pied à terre. J'ai la nausée. Je n'ai pas fait de repas correct depuis longtemps hormis quelques lièvres ou perdreaux chassés à la hâte, en chemin. Je n'ai plus de repères. Depuis combien de jours, de semaines, de mois, chevauché-je ainsi ? Ma notion du temps est défectueuse.

De ce long chemin parcouru, j'essaie de me rappeler, l'espace d'un court instant, les paysages traversés, les sensations de chaleur, de fraîcheur ou de froid, ainsi que des visions, des pensées qui pourraient remonter à la surface, mais mon esprit est confus. Il me reste cependant quelques images de nuits sans sommeil, de longs moments de courses folles, de

vents forts ou de pluies diluviennes qui m'ont trempé jusqu'aux os où, marchant aux côtés de mon cheval, j'ai dû lutter contre les éléments, chercher à la hâte un abri de fortune sous les arbres ou dans des granges abandonnées. Et tout ceci entremêlé de portions d'images de souffrances croisées en chemin, sur le bord des routes, des sentiments de doute, de peur face à l'avenir en ces temps difficiles.

Je n'ai plus ni père ni mère. Je gérais à Paris le commerce familial de draperies que mon père m'avait légué à sa mort, mais avec peu d'intérêt. J'aurais préféré étudier le droit ou la médecine, me cultiver, pour être un autre homme et non pas marcher sur la voie que mes parents avaient tracée pour moi.

Le manque d'intérêt grandissant pour ce métier et la période de trouble que traversait le peuple de France depuis quelques années me poussaient de jour en jour à faire le pas pour quitter cette vie. Je ne savais comment faire ni comment m'y prendre. J'attendais quelque chose, un évènement, une opportunité qui m'en donnerait l'occasion.

Je savais qu'un jour je partirais ainsi, sur un coup de tête, et en prévision de ce moment, j'avais depuis quelque temps déjà rangé et préparé soigneusement quelques affaires en lieu sûr, dans notre logis de la rue Blanche, dans un quartier proche du parvis de Notre-Dame. J'aimais ce quartier, assez populaire, où de nombreux corps de métiers se côtoyaient au quotidien. La vie y était très animée, mais je sentais parfois depuis quelque temps de l'agitation désordonnée, des tensions qui gagnaient petit à petit toute la ville.

Mon défunt père avait des amis, membres d'un parti dont certains étaient menacés d'emprisonnement ou de mort, et je ne sais si moi-même, à ce moment-là, je ne serais un jour suspecté de quelques malversations imaginaires. On ne savait plus au juste qui gouvernait, qui tenait les rênes de notre pays. Depuis que le peuple s'était révolté contre le roi de France, l'ambiance à Paris était tendue et continuer à faire marcher un commerce n'était pas facile, les affaires s'en ressentaient. Je craignais pour ma vie, car vivre et travailler ici devenait incertain, risqué.

Un matin, dès l'aube, ce 10 août 1792, le tocsin sonna à toutes les églises de Paris. Réveillé par ce lugubre appel, ne sachant s'il s'agissait d'un danger ou d'un simple ralliement, j'eus comme les habitants de mon quartier — et sans aucun doute aussi ceux de la ville entière — l'impression que quelque chose se passait. Il est vrai que l'euphorie d'après 1789, avec la Déclaration des droits de l'homme et l'abolition des privilèges, était retombée depuis fort longtemps, et un climat malsain

flottait sur la capitale. Depuis que le roi avait essayé de fuir à l'étranger pour rejoindre l'armée autrichienne, il était l'otage des Parisiens. L'espoir semblait renaître en septembre 1791 grâce à l'Assemblée constituante qui mit fin à la monarchie absolue, mais l'hiver qui suivit vit croître les difficultés avec le prix du pain qui s'envola, ce qui provoqua la fureur des paysans. Jusqu'à Paris, on entendait gronder de toutes parts la colère qui progressait dans l'ombre, depuis quelques semaines.

J'interrogeais mes voisins, mais nul ne savait ce qui arrivait. On entendait des coups de feu, des canonnades. Une odeur de poudre amenée par le vent jusqu'à notre quartier nous inquiéta. Un individu affolé, essoufflé, nous rapporta ce qui se passait aux Tuileries où le roi et son épouse étaient venus chercher refuge. Alors que cet homme était sorti de chez lui, près du palais, il avait vu une émeute se former, une horde déchaînée, grandissante, aller vers les gardes suisses qui avaient riposté. Des cris, des insultes, des exclamations de toutes sortes avaient surgi dans le grondement des fusillades et du bruit du canon, et des massacres avaient été perpétrés.

Peu importe qui s'était soulevé ou qui avait organisé tout cela. Je ne m'en souciais guère, je profitais donc de cet instant de panique et de désordre pour fuir cette ville, et pour mon salut, tenter l'aventure ailleurs.

Pourtant j'essayais de me raisonner, de ne pas avoir peur de faire le pas, mais il y avait en moi depuis l'hiver dernier deux êtres qui s'opposaient, l'un voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour selon mon degré d'hésitation ou d'abattement. Je savais que la suite de ma vie dépendrait de ce choix.

J'essayais, mais une immense solitude commençait à grandir en moi. Ne trouvant le sommeil certaines nuits, j'allais et venais dans mon logis sans que rien ne vienne troubler plus la sérénité de mon âme, mais je me sentais las, accablé sans raison, incapable de dire ce qui me troublait ainsi. Lorsqu'au-dehors tout était morne, que la pluie mouillait les vitres, j'étais triste, sans cause apparente, mais accablé d'une envie de pleurer.

En ces jours froids où l'humidité envahissait tout du sol au plafond, où les ruelles trempées luisaient, et que même le feu dans la cheminée n'arrivait pas à me réchauffer, un vide, une grande solitude m'entourait, alors j'ai compris. J'ai compris qu'au lieu de demeurer immobile, ou bien de rester éveillé des nuits entières à me questionner, je devais agir, et vite, avant que la lassitude, l'ennui, me rongent jusqu'aux os. L'été arrivant, je sentis la solitude et cet état d'âme changer petit à petit, me donnant un regain d'activité et une nouvelle motivation.

Ai-je bien fait de partir aussi vite, sans réfléchir si ma vie était réellement en danger ? Car il n'était peut-être pas question de danger,

mais de m'arracher à une existence solitaire. Ce fut une envie, plus, une nécessité irrésistible. Un besoin fondamental.

En tout cas, je ne me suis jamais senti aussi bien, aussi léger, dégagé d'un poids, d'un fardeau trop lourd à porter, dès l'instant où je décidai enfin de partir. La peur, le remords auraient pu me hanter pendant des jours, voire des semaines, mais la joie, le soulagement prirent le dessus et par un effort violent, je lâchai ma raison qui tenta de m'empoigner à nouveau.

Puis vint ce jour, à l'heure où les premières lueurs de l'aube commençaient à apparaître, au son du tumulte ambiant, dans une ville en pleine ébullition, habillé de vêtements simples, ma besace remplie d'un maximum de nourriture — car j'ignorais ma destination et combien de temps je chevaucherai à l'inconnu — où j'enfourchai mon cheval et partis au grand galop, quittant la haine, l'inquiétude, l'angoisse, l'incertitude. Je traversai Paris sans me retourner, à bride abattue, sans trop savoir où aller, croisant sur mon passage des hommes et des femmes apeurés, fuyant comme moi la rage et la vengeance, tous ces êtres avides d'une passion inassouvissable du châtement des coupables, ou qui font naître de la revanche, une passion contagieuse.

Je voulais fuir, partir au loin et ne plus revenir, me souciant peu de la direction que mon cheval prenait. Je fis confiance à son instinct animal, heureux de pouvoir se dégourdir les membres et de goûter à la liberté de galoper dans l'air vif de la campagne. Je chevauchai longtemps, le plus vite possible, et ne freinai l'allure qu'après quelques lieues. Je traversais alors, jour après jour, des villages silencieux, de vastes plaines, sans âme qui vive, des bois touffus aussi sombres que la nuit. Je ne remarquai que peu de bêtes dans les pâturages, peu de vie dans les campagnes. Je vis des visages vides, le triste reflet des provinces de cette France pauvre et abandonnée.

Le peuple semblait vivre reclus, de peur que le mal, que les soulèvements arrivent jusqu'à lui, telle une pandémie qui tue tout sur son passage.

Parfois, le dos fatigué, je marchais aux côtés de mon cheval pour le reposer, lui aussi, et puis pour prendre le temps de goûter à ce nouvel esprit d'aventure qui naissait en moi. Moi qui n'avais jamais été au-delà des murs de Paris.

Je trouvais toujours un accueil chaleureux dans des fermes où les habitants m'offraient un repas réconfortant et un coin pour m'étendre pendant quelques heures. Cela me faisait chaud au cœur et j'appréciais d'avoir un peu de compagnie pour partager un repas bien frugal, satisfaire mon estomac, et qui rompait la monotonie de mon voyage.

Je faisais des haltes parfois dans des granges désertes où il ne restait plus qu'un peu de foin et de paille, mais cela me suffisait. Puis comme un ermite, je vécus dans un abri de fortune, aux temps les plus froids, pendant des semaines, chassant et pêchant pour me nourrir, coupant du bois pour me chauffer.

Un jour, las de cette vie de sauvage, de solitude, je repris la route, chevauchant à toute allure pour braver le froid et les intempéries, ou bien tranquillement pour profiter de la chaleur des faibles rayons du soleil.

J'en avais assez de fuir, poussé par le vent, par la pluie. J'en avais assez de vivre comme un vagabond, comme un miséreux, sur les chemins incertains, ne pouvant parler librement aux villageois, aux paysans que je rencontrais çà et là. Je voulais trouver un lieu, une terre, un toit accueillant pour y passer quelques années, ou bien, pourquoi pas, le reste de ma vie ici-bas.

Au bout de quelques semaines de cette chevauchée, mes vêtements ne ressemblent déjà plus à ceux que j'avais enfilés à la hâte lors de ma fuite. Les éléments naturels ont eu raison de la couleur de mon habit. Mon veston d'un joli rouge a perdu son éclat. Il n'a plus ni tenue ni forme. Il est plein de déchirures et d'accrocs de toutes sortes, mes cheveux poussiéreux, épars, rincés par la pluie et séchés par le soleil sont collés en mèches désordonnées, et ma barbe est bien présente. Si bien qu'aujourd'hui, je dois avoir l'allure d'un épouvantail.

Mais à cet instant, je m'en soucie peu, cela me fait même sourire. C'est déjà un exploit d'être arrivé jusqu'ici vivant et en bonne santé, tenant encore sur le dos de mon cheval.

Je me sens vraiment épuisé, las et désireux de me poser quelque temps.

Et c'est ainsi que, dans cet état de saleté, de fatigue, j'arrive en ce lieu paisible qui semble m'inviter à mettre pied à terre et faire une pause bien méritée.

Brièvement, je regarde autour de moi. Les arbres n'ont pas encore de feuilles, pas de touches franches de couleurs dénotant une saison donnée. L'air est plus doux ; une saison intermédiaire certainement, la fin de l'hiver, le début du printemps. L'air est imprégné d'une saveur particulière que je ne connais pas. Un parfum, une odeur, suave et profonde qui m'accueille généreusement m'enivre et me fait tourner la tête. Peut-être que le brouillard matinal qui s'accroche encore à la terre masque les subtilités de cette atmosphère champêtre, et que je ne vais pas tarder à les découvrir. Il est vrai que la campagne m'est peu familière. La ville était mon refuge, c'était toute ma vie, je ne connaissais rien d'autre que les ruelles malodorantes de mon quartier et n'osais m'aventurer au-delà de

ses murs de crainte de me retrouver dans le sillage de mauvaises fréquentations.

Peu importe, si mes souvenirs sont flous, je suis là aujourd'hui et bien content de poser pied à terre, sain et sauf. Cependant, j'hésite, je ne sais si je vais frapper à la porte ou bien passer mon chemin. Je crains de perturber par mon arrivée inopportune la vie de cette demeure silencieuse, visiblement habitée, car de la cheminée s'échappe un mince filet de fumée montant tout droit dans le ciel. Cette demeure me semble être plus une maison de maître qu'une gentilhommière. Je tiens mon cheval par la bride et entre dans la cour. Le frapement des sabots sur les pavés résonne et se meurt en un écho de part et d'autre des murs. Il ne peut taire notre arrivée en ce lieu. Je marche avec difficulté, je boite, mes jambes sont douloureuses.

Je fixe la longe de mon cheval à un anneau non loin de la porte d'entrée.

Il n'y a personne pour m'accueillir, pas de valet ni de palefrenier.

Je m'apprête à actionner le marteau de la porte pour m'annoncer, lorsque je réalise que celle-ci est entrouverte. Je la pousse, je fais quelques pas. Des odeurs, des saveurs sucrées et salées à la fois parviennent jusqu'à moi. Elles se mélangent en une danse joyeuse et pétillante autour de moi et me font revivre des souvenirs familiers et douloureux à la fois.

Je revois un court instant ma mère cuisinant près du fourneau des plats simples mais délicieux qui me ravissaient le palais de différentes saveurs, ainsi que son doux sourire qui m'invitait à venir goûter, tremper mon doigt dans les marmites fumantes et odorantes. Des sons et des couleurs me reviennent de ce temps rieur et insouciant de l'enfance, lorsqu'elle partageait avec moi son savoir-faire culinaire, préparant le pain et bien d'autres pâtisseries à vous faire fondre d'envie rien qu'en entendant le nom qu'on leur attribuait.

Mais celles-ci, à présent, sont bien vivantes, bien réelles. Elles m'entourent comme pour me souhaiter la bienvenue. Je les hume avec délicatesse. Quel délice ! Quelques secondes encore, c'est si bon ! Je les laisse libres de m'imprégner encore et encore, d'imbiber l'atmosphère et enfin de s'évanouir dans les airs, jusqu'à disparaître complètement.

Un feu crépite quelque part, dans une pièce. Des chuchotements, des petits ricanements presque imperceptibles viennent du bout du couloir où je m'aventure à pas feutrés pour ne pas déranger cette intimité et pour faire durer ce plaisir qui stimule mes sens endormis. Je poursuis ma progression en direction des voix, mais je ne peux continuer, mes forces me quittent, la terre se dérobe sous mes pieds, et puis plus rien.